

UN RÉALISME CONCERTÉ

par Marie-France Doray

Ecrivain réaliste, la Comtesse de Ségur propose aux enfants un modèle de société. A partir de « Jean qui grogne et Jean qui rit » et de « Pauvre Blaise », Marie-France Doray analyse les rapports sociaux à l'œuvre dans ses romans.

Les romans de la Comtesse de Ségur proposent aux enfants une information particulièrement riche sur la société du Second Empire. Cette information ne prend jamais la forme d'exposés didactiques ; intégrée à l'action, elle est toujours donnée par des détails concrets concernant directement les faits et gestes des personnages. Les jeunes lecteurs sont incités à partager, en invités sans prévention, la vie quotidienne des personnages.

Mme de Ségur avait déjà 17 ans lorsqu'elle a découvert la France ; elle venait d'une Russie dont l'état politique, économique et social était fort éloigné de celui de son pays d'adoption ; sa situation d'exilée l'a sans doute incitée à accorder une attention particulière aux divers aspects de la vie quotidienne. Elle manifeste un sens de l'observation remarquable, et elle donne vie aux personnages et aux scènes avec une étonnante économie de moyens. Elle semble décrire le monde qui l'entoure en toute simplicité, par goût, peut-être par manque d'imagination, par imitation aussi des romanciers pour adultes qui, à la suite de Stendhal et Balzac, prennent leurs sujets dans la société de leur temps.

Une grand-mère mettant sur le papier les récits qu'elle improvisait pour ses petits-enfants, cette version de l'activité littéraire de Mme de Ségur, version diffusée par elle-



Les malheurs de Sophie, ill. Castelli, 1860

même et ses proches, doit aujourd'hui être mise en cause. Car ce qui est remarquable, au contraire, c'est le soin qui a été mis à décrire pour un jeune public les façons d'être de leurs contemporains adultes ou enfants, leurs soucis d'argent, les relations qu'ils entretiennent entre individus de statuts différents.

Le réalisme ségurien s'inspire de la science sociale de son époque ; l'apparente spontanéité d'une écriture « au fil de la plume » masque un travail spécifique pour mettre la réalité sociale à la portée des enfants.

D'autre part, les descriptions réalistes ne sont pas l'habillage d'un message moral atemporel. La morale ségurienne est essentiellement relationnelle. Elle veut contribuer à la création de liens amicaux entre individus socialement inégaux.

Les fiches de la Comtesse

Pierre Bleton, qui a systématiquement mis en valeur la richesse documentaire de l'œuvre, recense plus de deux cents personnages nettement définis du point de vue social, appartenant à quelque quatre-vingt-dix familles¹. Il a relevé plusieurs dizaines de menus, reconstitué le budget de familles appartenant aux milieux les plus divers et dressé, à partir des renseignements fournis par les romans, un tableau des revenus correspondant à vingt-deux situations sociales, allant de celle de l'apprenti d'usine qui perçoit 60 F par an et des avantages en nature évalués à 180 F, à celle du très gros propriétaire terrien Dourakine disposant d'un revenu annuel de 2,5 millions de francs.

Pierre Bleton, qui s'est pourtant intéressé aussi à la philosophie sociale de la romancière, attribue essentiellement à l'absence d'imagination de l'auteur la fidélité de son témoignage sur la société du Second Empire.

Il accorde une singulière confiance aux « faits » qui auraient eu la bonne volonté de venir s'offrir à l'œil naïf de l'écrivain. Si la Comtesse avait enregistré passivement, sans intention précise, des détails prosaïques, il serait tout à fait surprenant, voire prodigieux, que leur simple rassemblement ait permis d'établir avec une telle précision la hiérarchie des fortunes et des ressources, la diversité des modes de consommation et de vie de l'époque. Écrivant à la cadence rapide qui était la sienne, elle aurait dû, si elle avait été dépourvue du souci de citer des chiffres et des faits significatifs de la réalité qui l'intéressait, soit donner des renseignements fantaisistes, soit rester dans le vague. Les détails glanés dans l'œuvre n'auraient pu être utilisés comme l'a fait Pierre Bleton si Mme de Ségur n'avait dressé elle-même, avec les moyens et les soucis de lisibilité propres à son métier de romancière pour enfants, le même type de constat sur la société de son temps.

Pourquoi ne pas admettre que l'auteur s'intéresse à la science sociale ?

Du *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers* (1840) de Villermé à *La réforme sociale* (1863) de Le Play, de la collecte documentaire angoissée de Flaubert aux carnets où Zola commence à prendre des notes sur les conditions de vie qu'il attribuera aux Rougon-Macquart, l'étude de la réalité sociale concrète préoccupe de nombreux contemporains. Mme de Ségur n'innove donc pas en représentant des personnages essentiellement caractérisés par leur position sociale et leurs occupations.

Le Play, pour rédiger les *Ouvriers européens*, publié en 1855, a employé dès 1828 des enquêteurs auxquels il a donné des consignes précises :

« L'observateur doit pénétrer dans toutes les

(1) Pierre Bleton, *La vie sociale sous le Second Empire. Un étonnant témoignage de la Comtesse de Ségur*, Paris, Editions Ouvrières, 1953.

parties de l'habitation : inventorier les meubles et les ustensiles, le linge et les vêtements ; évaluer les immeubles, le montant des sommes disponibles, les animaux domestiques, le matériel spécial des travaux et des industries et, en général, les propriétés de la famille ; estimer les réserves de provision ; peser les aliments qui entrent, selon la saison, dans la composition des différents repas ; enfin suivre, dans tous leurs détails, les travaux des membres de la famille, tant en dehors qu'à l'intérieur de la maison. »

La Comtesse ne remplit pas systématiquement pour chaque personnage cette grille d'observation, et nous ne savons pas si elle a pris connaissance de l'ouvrage de Le Play, mais il nous semble certain que, dans la rédaction de ses romans, elle est guidée par des points de repères très proches.

Ainsi, en réunissant les détails dispersés dans l'intrigue très touffue de *Jean qui grogne et Jean qui rit*, peut-on reconstituer une sorte de fiche sur la condition des garçons de café dans un établissement de bonne classe.

Jean rejoint son frère Simon, garçon de café à Paris. Le café est situé rue Saint-Honoré et Jean admire « les glaces, les chaises de velours, les tables sculptées » (p. 67) ². Simon demeure « au fond de la cour, l'escalier à droite, au cinquième [...]. Jean avait le cœur un peu serré ; l'aspect sombre, sale et délabré de la cour de la maison lui inspirait une certaine répugnance [...]. Ils entrèrent dans une petite chambre propre, claire et assez gaie » (pp. 64 et 65).

Simon est nourri par le cafetier (fromage et vin à sept heures du matin, avant de commencer à nettoyer et ranger (p. 67).

« C'est un bon état, mais fatigant [...]. Il faut être alerte, toujours sur pied, adroit pour ne



Jean qui grogne et Jean qui rit,
ill. Félix Lorient, Hachette, 1931

rien briser, ni accrocher, ni répandre » ; il faut aussi être aimable (p. 66).

Les horaires vont de sept heures du matin jusqu'à la fermeture du café, plus tardive en été.

« Souvent à minuit Simon n'était pas encore couché (p. 76). Au café, il n'y a pas de Dimanche pour les garçons ; c'est au contraire le jour où il y a le plus à faire, le plus de monde à servir » (p. 76).

Simon doit amasser les deux à trois mille francs qui lui permettront de demander la main de la fille d'un commerçant ; il ne pourra y parvenir avant quatre ou cinq ans, même avec l'aide de Jean (p. 92). En deux ans, les frères envoient 420 francs à leur mère. Simon a tout inscrit sur un livre de comptes (p. 131).

« Nous avons à payer notre entretien, notre blanchissage, les vêtements et les chaussures » (p. 131).

Les garçons reçoivent des pourboires (p. 68

(2) Hachette, Grandes œuvres, 1983.

et p. 72). Le patron, contrairement à une pratique courante dans les maisons particulières, ne donne jamais de gratifications :

« Il donne des permissions [...], mais quant à donner de l'argent, ce n'est pas son genre » (p. 131).

Les permissions concernent les soirées données par les commerçants du quartier, réunions que décrit la romancière, en précisant d'ailleurs la composition du buffet.

De la même façon on pourrait reconstituer les fiches concernant un commis épicier (Jeannot, dans le même roman), une bonne à tout faire placée chez des petits bourgeois de province (Caroline, dans *La sœur de Gribouille*), un petit commis de ferme (Julien dans *Le mauvais génie*), une famille d'ouvriers de fabrique (discussion entre Diloy et le comte d'Alban dans *Diloy le chemineau*)...

Mme de Ségur, ainsi qu'en témoignent les nombreux envois de ses livres à des orphelins et des bibliothèques populaires, cherche à s'adresser à des enfants appartenant à toutes les couches sociales³. Son intention a été de faire connaître à ces enfants très divers des milieux qui pouvaient être tout à fait étrangers à leur propre univers.

Fraternité dans l'inégalité

Plus que de l'existence de chaque milieu social, la Comtesse est préoccupée par la coexistence de ces milieux dont elle montre l'extrême disparité de fortune et de standing. Pour elle comme pour Balzac, le monde tel qu'il est constitue une totalité que le romancier peut appréhender globalement, un ensemble d'individus socialement situés ; mais cet ensemble est mouvant, les conditions sociales sont rendues problématiques

par les changements économiques et le caractère (potentiellement) précaire des institutions. Comme son illustre prédécesseur, elle s'intéresse avant tout aux relations sociales entre individus. Elle n'entend pas peindre ce qui l'entoure au hasard, sans essayer de comprendre. En décrivant, elle dégage des **propositions** sur le fonctionnement de la société, au double sens de jugement de réalité et de jugement de valeur, mais aussi de projection vers l'avenir.

C'est dans *Pauvre Blaise*⁴, roman dont la religiosité militante est à nos yeux d'une insupportable mièvrerie, qu'apparaît le mieux le caractère intentionnel des renseignements fournis au lecteur. Les premières pages du récit abondent en notations concernant le niveau et le mode de vie des Anfry, portiers d'un château normand ; l'opposition entre leur humble position et la position élevée des maîtres du château est fortement soulignée. Le roman s'ouvre par la présentation de Blaise déjeunant d'« une tartine de pain et de lait caillé » (p. 1). Les domestiques du nouveau propriétaire l'empêchent de pénétrer dans le château : « Les blouses ne passent pas » (p. 4). Le repas des Anfry se compose de fromage et d'une salade aux œufs durs (p. 7). Allusion est faite au « modeste mobilier du concierge » (p. 9), dont se moque un domestique. Le lecteur est informé des divers travaux du gardien. Anfry « arrange et nettoie » les chambres du château avant l'arrivée des propriétaires (p. 4), ouvre et ferme les grilles, fait le soir une « tournée pour voir si tout était bien fermé » (p. 8), scie du bois pour les fourneaux de la cuisine (p. 9), coupe « des branches qui avançaient sur la grille » (p. 16), s'occupe d'un jardin potager (p. 21). Le lecteur découvre plus lentement le mode de vie

(3) Laura Kreyder, *L'enfance des saints et des autres*, Fasano, Schena-Nizet, 1987, pp. 46-48.

(4) Hachette, Bibliothèque Rose, éd. 1888

de la famille du comte, au fur et à mesure des contacts de Blaise avec les nouveaux maîtres, mais, dès les premières pages, il sait que les châtelains ont amené avec eux de nombreux domestiques, très méprisants pour les concierges, et que les enfants du comte ont un « poney et sa petite voiture » (p. 2). Blaise a aussi évoqué avec nostalgie le petit garçon des anciens propriétaires du château :

« Il partageait tout avec moi ; il avait toujours une petite friandise à me donner : une poire, un gâteau, des cerises, des joujoux » (p. 3).

Il semble que la romancière énumère au fil de la plume ces divers détails. Or le caractère concerté de ces notations va clairement apparaître au cours du récit.

Ce n'est nullement par hasard que Blaise mangeait son déjeuner au seuil du roman. La volonté de confronter la situation des deux enfants est tout à fait évidente dans le dialogue que leur inspire l'éléphant amené dans la cour du château par un montreur d'animaux savants :

« Cet éléphant doit coûter cher à nourrir, dit Blaise, il mange à un seul repas ce qui nous suffirait pour huit jours à papa, maman et moi.

Jules : — Tu vois bien qu'il n'y a pas de viande ; il vous faut de la viande pour vivre, je suppose.

Blaise : — De la viande, Monsieur Jules ! nous n'en mangeons que le dimanche, et il ne nous en faut pas beaucoup ; avec un morceau gros comme le poing nous en avons de reste pour le lendemain.

— Pas possible ! s'écria Jules avec étonnement. Moi, je ne mange que de la viande ; que manges-tu donc les jours de la semaine ?

— Du fromage, un œuf dur, des légumes, avec du pain, bien entendu. Quant au pain, j'en ai tant que j'en veux.

Jules : — Ah ! bien, moi, si on ne me donnait

pas de viande, je ne mangerais rien du tout. Blaise : — Ce serait tant pis pour vous, Monsieur Jules, car vous souffririez de la faim ; et quand on a faim on trouve bon tout ce qu'on mange. Mais voyez, voilà qu'on porte à manger à l'éléphant »... (p. 60)

La disparité des régimes alimentaires est à nouveau évoquée lorsque le comte offre à Blaise un déjeuner. Le jeune garçon n'a vraiment pas faim, et les domestiques s'étonnent lorsque le plateau du déjeuner revient à la cuisine :

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? Ce garçon de concierge, ce mangeur de pain et de fromage, refuse de la volaille, du vin, des gâteaux ! » (p. 213).

Les vêtements vont de la même façon servir à illustrer la situation sociale de l'enfant et



Pauvre Blaise.

III. Castelli

l'évolution de ses relations avec les nantis. Invité à venir au château pour jouer avec Jules, il veut changer de vêtements. Le comte, informé par Anfry des remarques faites par les domestiques (p. 13), lui demande de venir sans s'être changé (p. 24). Un autre jour, Jules tombe dans la mare aux sangsues. Blaise l'aide à sortir de l'eau et échange ses vêtements contre les siens. Le méchant Jules n'est aucunement touché par ce geste :

« — Ils sont jolis, tes habits ! Une sale grosse chemise, un mauvais pantalon rapiécé, une vieille blouse et d'affreux sabots qui me gênent. Tu es bien heureux d'avoir mes beaux habits ; tu n'as jamais eu de chemise si fine et un si joli pantalon !

— Ah bien ! reprenons chacun le nôtre, dit Blaise en s'arrêtant, indigné de tant d'égoïsme, d'orgueil et d'ingratitude » (p. 77).

Plus tard, le châtelain se propose d'offrir au fils des gardiens un costume de premier communiant :

« — Je te ferai faire un habillement complet pareil à celui de Jules.

— Oh non ! non ! Monsieur le comte, pas pareil, pas si beau ! ce ne serait pas bien, voyez-vous. Le serviteur ne doit pas se vêtir comme le maître ; je serais moi-même mal à l'aise. Non, laissez-moi faire ; laissez-moi commander mes habits comme si papa devait payer, et puis c'est vous qui payerez tout » (p. 210). Blaise décrit sa commande : « Une redingote en bon drap noir, un pantalon et un gilet blancs ; des souliers bien solides et une cravate blanche » (p. 305).

Jules s'étonne :

« Pourquoi pas un habit au lieu d'une redingote ?

— Parce qu'une redingote est plus utile, et qu'un habit me mettrait au-dessus des gens de ma classe, Monsieur Jules ».

Les habits neufs sont apportés au même moment à Blaise et à Jules (p. 310), et les deux garçons communient côte à côte dans la

tenue qui convient à leur rang social respectif (pp. 313-314).

La volonté de l'écrivain est donc non seulement d'apporter des informations sur la nourriture et les vêtements de Blaise, mais aussi d'en faire les indicateurs de la situation ; il s'agit aussi et surtout pour elle de confronter, à partir de ces éléments concrets, la position sociale de Blaise avec celle de Jules, et de montrer l'évolution des sentiments qui animent les protagonistes ; il s'agit enfin d'imaginer une conclusion qui réconcilie des individus séparés par la disparité extrême de leurs situations et de leurs statuts.

La communion à l'église, ou sur un plan purement spirituel, ne suffit pas au rêve de bonheur de la romancière : après la messe de première communion, le comte et sa famille viennent prendre le repas qu'ils ont fait préparer au château, dans la loge du portier. Le caractère tout à fait insolite de la situation est souligné par la gêne qu'éprouvent d'abord les parents de Blaise. Mme Anfry « s'était collée contre le mur, fort embarrassée de sa personne » (p. 321). L'embarras d'Anfry est tel qu'il a le front « inondé de sueur » et n'ose « ni manger, ni lever les yeux de son assiette restée pleine ». Le comte détend l'atmosphère en débouchant lui-même une bouteille de madère et en servant, de ses propres mains, d'abord ses hôtes, puis sa femme, puis les enfants, et enfin lui-même. Le châtelain s'abaisse donc à servir les pauvres concierges. Cette communion temporelle s'inaugure par un toast à la santé du curé. La cérémonie profane, pas plus que la communion à l'église après laquelle chacun retourne à la place correspondant à son rang, ne bouleversera la hiérarchie préétablie. On pourrait le croire tout d'abord :

« Depuis ce jour, Blaise fit plus que jamais partie de la famille du comte [...]. La fortune du comte passait tout entière à secourir

les misères de ses semblables ; il les considérait comme des frères appelés à partager les richesses qu'il tenait de la bonté de Dieu » (p. 331).

Mais il est sous-entendu que le comte conserve son capital et ne distribue qu'une partie de ses revenus, puisque tout laisse ensuite supposer qu'il conserve un train de vie conforme à son rang. Blaise ne renie ni sa famille ni son milieu, tout en devenant, grâce au comte, notablement plus riche que ses parents.

« Quand Blaise devint grand, il aida le comte dans l'administration de sa fortune, et devint son homme de confiance, son conseiller intime » (p. 331). Mais la Comtesse précise : « Jamais Blaise ne perdit le respect qu'il devait à ses maîtres, qui étaient en même temps ses meilleurs amis » (p. 331).

Le bonheur que trouvent les héros à la fin des romans consiste dans leur intégration à un réseau de relations harmonieuses liant des individus statutairement et économiquement inégaux. Si la Comtesse a imaginé d'abord des lieux protégés (Fleurville dans *Les petites filles modèles*, l'île dans *Les vacances*) où des êtres d'élite s'organisaient idéalement, à partir des *Vacances*, l'aristocratie du cœur qu'elle réunit ne coupera pas les ponts avec la société globale. Sa confiance en l'humanité reste beaucoup plus grande que celle de Jules Verne, et il est intéressant, à titre de comparaison, de rappeler comment s'effectue le retour sur le continent des naufragés de *L'île mystérieuse*. Ceux-ci retrouvent dans l'Iowa « une île en terre ferme ». Amener les héros dans une province alors tout à fait sauvage des Etats-Unis, remarque Simone Vierre, « c'est laisser en suspens une question — quoique informulée — sur l'inté-

rêt pour le monde de cette société idéale [...] qui va continuer sa vie hors du monde. L'utopie se referme sur elle-même »⁵.

Le réalisme de Mme de Ségur n'est pas celui qui prédomine à l'époque où elle écrit. Après 1850, généralement, « la littérature réaliste finit par peindre des héros réalistes, héros sans emphase, héros vrais, héros vus et montrés dans un décor vrai, mais héros que plus rien n'enlève, héros que nulle conscience n'élève plus, ne serait-ce que fugitivement, au-dessus de ce qui les détermine et les conduit »⁶.

Alors que, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la plupart des écrivains réalistes abandonnent, à la suite de Frédéric Moreau, le héros désenchanté de *L'éducation sentimentale*, tout espoir de transformer le monde, la Comtesse de Ségur fait partie, avec le Zola des *Evangelies*, des rares écrivains pour lesquels l'analyse de la réalité sociale et des lois de son mouvement débouche sur la proposition d'une organisation qui pourrait rendre heureux le devenir humain. Le rôle actif attribué par la romancière au sentiment religieux se greffe sur une dynamique sociale et s'efforce d'orienter celle-ci sans l'annihiler. Ecrivant pour les enfants, son but n'est pas d'inciter ceux-ci à s'évader, par le rêve ou l'aventure, de l'univers des adultes, ni de les persuader d'obéir à leurs parents, mais de les préparer à leurs responsabilités futures.

Le monde décrit par la Comtesse de Ségur est révolu, et nous ne saurions adhérer à sa « philosophie politique », mais la façon dont elle sait intéresser les enfants aux grands problèmes de société reste extrêmement stimulante. ■

(5) Simone Vierre, *Jules Verne*, Paris, Balland, 1986, p. 100.

(6) Pierre Barberis, in *Histoire littéraire de la France*, Paris, Editions Sociales, 1973, t.4, 2^e partie, p. 492.